



SUZANNE ENOCH

*Invitation au péché*

LA FAMILLE GRIFFIN

J'AI  
LU  
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS



## **Suzanne Enoch**

Originaire de Californie du Sud, elle a obtenu un diplôme de lettres à l'université de Californie (Irvine). Auteure à succès de romances historiques et contemporaines, elle affectionne tout particulièrement la période de la Régence.

Ses livres pleins d'humour et aux dialogues enlevés ont été récompensés par le *Romantic Times* et figurent régulièrement sur la liste des meilleures ventes du *New York Times* et de *USA Today*.



Invitation au péché

*Aux Éditions J'ai lu*

**LES REBELLES**

- 1 – Partie d'échecs  
*N° 10617*
- 2 – Étrange complicité  
*N° 10773*
- 3 – La duchesse  
aux pieds nus  
*N° 10789*
- 4 – Laisse-moi t'aimer  
*N° 11842*

**SCANDALEUX ÉCOSSAIS**

- 1 – Un diable en kilt  
*N° 11175*
- 2 – Le quadrille  
*N° 11179*
- 3 – La fleur des Highlands  
*N° 11191*
- 4 – La flamboyante  
des Highlands  
*N° 11728*

**LEÇONS D'AMOUR**

- 1 – La dame à l'éventail  
*N° 11881*

2 – La femme  
au charme discret  
*N° 11913*

- 3 – La dame de ses pensées  
*N° 11984*

**LES HÉROS**

- 1 – Le héros des Highlands  
*N° 12111*
- 2 – Au cœur de la tourmente  
*N° 12216*
- 3 – Un loup en Écosse  
*N° 12333*

**LES MACTAGERT**

- 1 – Trop anglaise,  
mais si adorable  
*N° 13171*
- 2 – Un diable d'Écossais  
*N° 13261*
- 3 – L'héritier du clan  
*N° 13280*

**LA FAMILLE GRIFFIN**

- 1 – Drôle de chaperon  
*N° 13393*

SUZANNE  
ENOCH

LA FAMILLE GRIFFIN - 2

Invitation au péché

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Agnès Girard*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailu.com](http://www.jailu.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*

AN INVITATION TO SIN

*Éditeur original*

Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers

© Suzanne Enoch, 2005

*Pour la traduction française*

© Éditions J'ai lu, 2022



*À Meredith Foster,  
ma meilleure amie quoi qu'il arrive,  
et l'une des seules personnes à comprendre  
ma passion pour les figurines Star Wars.*



# 1

Lord Zachary Griffin attrapa au passage un verre de bordeaux sur le plateau d'un serveur.

— Ça n'en finit pas, bon Dieu, grommela-t-il en suivant du regard le couple qui virevoltait au centre de la pièce.

Trente autres couples dansaient dans la salle de bal des Tamberlake, mais il leur prêtait à peine attention. Pas plus qu'il ne prêtait attention à la demi-douzaine de jeunes filles postées le long du mur et qui ne cessaient de converger vers lui – leur attitude le poussait juste à changer sans arrêt de place pour garder ses distances avec cet essaim de soie et de dentelle.

En temps normal, il ne voyait aucune objection à valser avec de jolies oies blanches ; il aimait plutôt cela, même. Mais, ce soir, les affaires passaient en premier. Il danserait plus tard.

De l'autre côté de la salle de bal, ses frères aînés, Sebastian, duc de Melbourne, et Charlemagne, avaient eux aussi décidé de laisser passer cette valse. Tous deux étaient en grande conversation avec lord Harvey, et discutaient à coup sûr du rachat des parts que possédait le vicomte dans leur compagnie maritime. Il leur souhaitait la meilleure réussite possible, mais rien que de penser à tous ces chiffres et tous ces pourcentages, il avait mal à la tête.

La valse arriva enfin à son terme. La plupart des danseurs rejoignirent leurs amis ou gagnèrent la table des rafraîchissements. Ceux qu'avait observés Zachary se séparèrent devant les crèmes au chocolat. Après un dernier regard en direction de ses frères, il passa à l'action.

— Ravi de voir que vous êtes encore à Londres, major, dit-il en posant la main sur une épaule vêtue de rouge.

John Tracey se retourna et sourit.

— Bonsoir, Zachary.

— Vous avez l'air en forme, dit ce dernier en serrant la main que le major lui tendait.

— Et pourquoi ne le serais-je pas ? En dehors du fait que votre sœur a refusé de m'épouser, je veux dire.

Zachary hocha la tête, le sourire un peu figé. Satanée Nell ! Il n'avait pas besoin de complications, ce soir.

— Personne ne s'attendait à une telle décision, reconnut-il. Sauf Melbourne, peut-être. Il sait toujours tout.

— Alors peut-être aurait-il pu m'informer du fait que lady Eleanor avait décidé d'épouser le marquis de Deverill, avant de me demander si *je* souhaitais faire partie de la famille.

Zachary haussa les épaules, pas tout à fait convaincu que ce récent retournement de situation ait réellement perturbé le major John Tracey. Sa sœur Nell était devenue insupportable en grandissant, et lui-même n'aurait pour rien au monde voulu d'une femme pareille.

— Elle s'est enfuie avec Deverill. Nous avons réussi à les rattraper, et ils nous ont échappé de nouveau. Après ça, nous ne pouvions plus faire grand-chose. Ensemble, Valentin et Eleanor sont invincibles.

— C'est ce que j'ai cru comprendre. Que puis-je pour vous, alors ? Il ne peut pas s'agir de mariage, vous n'avez plus de sœur à caser, et la fille de Melbourne a quoi... huit ans ?

— Peep a six ans, répondit Zachary. Non, en fait, j'ai un service à vous demander.

— Je vous écoute.

Zachary inspira un grand coup et se jeta à l'eau.

— Je veux rejoindre l'armée et partir pour l'Espagne avec Wellington.

Le major éclata de rire.

— Allons donc !

Il redevint sérieux.

— Vous ne plaisantez pas.

— Mais non, je ne plaisante pas du tout.

Bon Dieu, c'était agaçant, à la fin, personne ne le prenait jamais au sérieux ! Raison pour laquelle, justement, il avait préféré avoir cette conversation à l'abri des oreilles du duc de Melbourne. Il n'en pouvait plus des moqueries et des rires de ses frères et de sa sœur.

— Toutes mes excuses, alors, dit Tracey. Mais êtes-vous bien conscient, Zachary, qu'une fois engagé dans l'armée, vous ne pourrez plus changer d'avis ? En tout cas, pas sans que cela ait de terribles conséquences.

— J'en suis conscient, répondit Zachary, préférant ignorer l'insulte que l'on faisait à sa décision. Mais je ne vous demande pas si vous pensez que je devrais m'engager. Je vous demande dans quel régiment j'aurais le plus de chances de participer à l'action, parce que je n'ai pas l'intention de me retrouver à trente kilomètres du front, chargé de l'approvisionnement en whisky.

— Alors c'est mon régiment qu'il vous faut, répondit le major. Le 45<sup>e</sup> régiment d'infanterie. Et si vous

êtes réellement décidé, je serai ravi d'en toucher deux mots au général Picton. Non pas que vous ayez besoin de recommandations, étant donné votre nom et la réputation de votre famille.

— Je vous en remercie par avance. Et si vous pouviez organiser un rendez-vous, je vous en serais redevable.

Zachary n'avait pas relevé le compliment adressé à sa famille. En ce qui le concernait, il possédait toutes les qualités nécessaires : il savait se servir d'une arme et avait le désir de bien faire. Mais si la fortune faisait d'un homme un bon soldat, alors il avait cette qualité-là aussi.

— Si vous promettez de ne plus jamais prononcer mon nom et le mot « mariage » dans la même phrase, je considérerai que nous sommes quittes, dit Tracey en souriant de nouveau.

Du coin de l'œil, Zachary vit que, de l'autre côté de la pièce, la discussion prenait fin. Il serra la main que lui tendait Tracey.

— Vous avez ma parole. Et toute ma gratitude.

— Je vous ferai savoir quand une entrevue sera possible. Le général et moi repartons pour l'Espagne d'ici une quinzaine de jours, donc cela ne devrait pas tarder.

— Parfait.

Comme les deux hommes se séparaient, Zachary surprit le regard de Melbourne, qui les observait. Il se contenta d'un haussement de sourcils et se mit en quête d'une partenaire pour la danse suivante. Que sa famille en général et son frère aîné en particulier le prennent ou non au sérieux, il était décidé à choisir lui-même son avenir. Et, ce soir, il avait fait un grand pas dans cette direction. En conséquence de quoi il pouvait maintenant trouver une jolie fille et prendre du bon temps.

Le lendemain matin, Zachary s'assit à la table du petit déjeuner pour lire la missive que lui avait fait parvenir le major Tracey. Apparemment, le général Thomas Picton était très intéressé à l'idée d'ajouter un Griffin à son état-major et suggérait qu'ils se rencontrent au White's pour le déjeuner. Zachary replia le petit mot et le glissa dans sa poche, puis se pencha sur l'exemplaire légèrement froissé du *London Times* posé sur la table. À en juger par l'état du journal, l'un de ses frères avait eu un petit souci avec sa tasse de thé. Charlemagne, très probablement.

Les colonnes de la rubrique mondaine relataient qu'Eleanor et Valentin continuaient à savourer leur lune de miel à Venise. La dernière lettre de Nell disait la même chose, mais il trouvait toujours intéressant de lire les exploits du clan Griffin d'un point de vue différent.

— Bonjour, oncle Zachary.

La petite Penelope, six ans, venait d'entrer d'un pas sautillant.

— Bonjour, Peep, répondit-il en se penchant sur le côté pour l'embrasser sur la joue. Nell et Valentin ont fait une promenade en gondole, la semaine dernière.

Avec l'aide du majordome, Peep se servit une assiette sur la desserte puis vint s'asseoir à côté de Zachary.

— Je vais aller à Venise. Vous pourrez venir avec moi, si vous voulez.

— J'ai rendez-vous au White's pour le déjeuner, aujourd'hui, répondit-il en souriant. Mais demain, je suis disponible.

— Pas tout de suite, soupira-t-elle en levant les yeux au ciel. Quand je serai grande.

— Oh. Alors pas de problème, je viendrai aussi.

— Parfait, dit Peep en mordant dans une pêche. Parce que je crois que papa et oncle Shay seraient un peu trop sévères.

— Et pas moi ?

— Oncle Zachary... Vous m'avez laissée boire une gorgée de votre whisky.

*Formidable.*

— Nous ne devons plus jamais parler de cela, tu te souviens ?

— Ah ? Non, j'avais oublié, dit-elle en souriant, intrépide et insouciant comme seuls pouvaient l'être les enfants de six ans. Papa m'emmène faire du cheval ce matin. Je vais monter Bouton-d'Or. Vous pouvez venir avec nous, si vous voulez.

Zachary n'eut pas le temps de décliner l'invitation. Le père de Peep venait d'entrer. Sebastian, duc de Melbourne, ressemblait exactement à ce qu'il était : l'un des hommes les plus puissants et les plus influents d'Angleterre et, à trente-quatre ans, le chef d'une éminente famille d'aristocrates. Il ne ressemblait pas du tout, en revanche, à un cavalier sur le point de monter.

— Je commençais à me demander si l'on vous verrait aujourd'hui, tous les deux, dit-il en contournant la table pour venir embrasser sa fille.

— Je me suis couché tard, dit Zachary, sans prendre la peine de préciser en compagnie de qui s'était prolongée sa soirée.

La valse n'était que l'un des nombreux talents de lady Amelia.

— J'ai dû habiller Mlle Canaille, répondit Peep en levant les yeux vers son père. Elle veut aller faire du cheval aussi.

Le duc ramena une boucle brune derrière la petite oreille délicate.



— Je suis désolé, Peep, mais je viens d'être convoqué à Carlton House<sup>1</sup>.

Penelope bondit sur sa chaise.

— Vous allez voir Prinny ?

— J'imagine, dit Melbourne en se redressant. Peut-être qu'oncle Zachary voudra bien vous emmener, toi et ta poupée.

Zachary retint un froncement de sourcils mécontent.

— Pourquoi pas oncle Shay ?

Le regard du duc se posa sur son frère.

— Pourquoi pas, en effet ? dit-il du même ton léger. Tu avais quelque chose de prévu ?

— Il va déjeuner au White's, répondit Peep à sa place, avant de mordre dans son toast au miel.

— Voyez-vous ça.

Melbourne hocha la tête et se dirigea vers la porte qui menait au hall d'entrée. Il se retourna juste avant de sortir.

— Au fait, Zachary, tu aurais un moment ?

Zachary hocha la tête et se leva, en se rappelant que si Eleanor jurait que leur frère aîné lisait dans les pensées, cela n'avait jamais été prouvé.

— Et tu ne touches pas à mes fraises, Peep, on est bien d'accord ?

Il entendit sa nièce pouffer tandis qu'il quittait la pièce.

Melbourne prit la direction de son bureau, et s'effaça pour le laisser entrer. *Hum*. Le bureau, ce n'était jamais bon signe. Zachary alla se placer devant la fenêtre. Il n'était pas question qu'il s'asseye dans l'un des « fauteuils d'accusé », comme Shay, Eleanor et lui se plaisaient à les appeler.

---

1. Résidence du prince régent, futur roi George IV, surnommé Prinny. (*N.d.T.*)

Un claquement discret lui indiqua que la porte s'était refermée.

— J'ai quelque chose à te demander, dit Melbourne.

— J'emmènerai Peep faire du cheval demain, rétorqua Zachary. Comme je le lui ai dit, j'ai quelques obligations aujourd'hui.

Le duc prit place derrière son imposant bureau en acajou. Zachary regardait le parc de Griffin House, en se répétant que, si puissant qu'il fût, Melbourne n'était que son frère aîné.

— Je me fiche de ton déjeuner, répondit le duc. Et Shay peut s'occuper de Peep. Je dois te parler d'une affaire de famille.

Bon. Rien de très grave, *a priori*. Personne n'avait bafoué les principes en vigueur dans la famille Griffin ces derniers temps – en tout cas pas depuis que Nell et Valentin s'étaient enfuis en Écosse, faisant la une des gazettes. Et encore, Melbourne avait réussi à faire passer cela pour une escapade romantique parfaitement supervisée avant que les journaux s'en emparent.

— Je t'écoute, dit Zachary en posant une fesse sur le rebord de la fenêtre.

— Tante Tremaine m'a demandé de lui trouver une escorte.

Zachary sourit.

— Elle veut retourner aux courses à Derby, c'est ça ? La dernière fois, elle...

— Elle fait une crise de goutte, l'interrompt Melbourne, et elle veut aller prendre les eaux à Bath, où elle restera sans doute jusqu'à la fin de la saison. Je lui ai dit que tu serais ravi de l'y accompagner.

Il fallut un petit moment à Zachary pour digérer l'information, mais sa bouche articulait déjà une réponse.

— Non.

— Je te demande pard...

— Envoie Charlemagne. J'ai des projets.

— J'ai besoin de Shay à Londres pour mener à bien l'achat de six nouveaux navires de transport de marchandises. Et tu n'as jamais de projets.

— Maintenant, si.

Melbourne se carra dans son siège.

— Est-ce trop te demander de m'en dire un peu plus ?

— Je t'en ai déjà dit plus qu'il n'en faut, répliqua Zachary. Mais tu as choisi de ne pas me prendre au sérieux.

Il avait fait de son mieux pour ne pas hausser le ton. Polémiquer était inutile, sa décision était prise.

Le silence se fit dans le bureau, suffisamment longtemps pour que Zachary entende Peep discuter avec le majordome, à l'autre bout du couloir. Sebastian était immobile, mais Zachary savait que son frère réfléchissait à toutes leurs conversations, préparait sa réponse, et surtout cherchait l'angle d'attaque qui allait lui donner l'avantage. Zachary ne jouait jamais aux échecs avec lui, pour une bonne raison : il perdait toujours. Mais il ne s'agissait pas d'une partie d'échecs, en l'occurrence. Il s'agissait de son avenir. Tant qu'il afficherait sa détermination, il ne pourrait pas perdre.

— J'aimerais savoir une chose, lâcha enfin Melbourne. D'où te vient cette soudaine envie d'entrer dans l'armée ?

*Donc il m'a écouté.*

— Elle n'est pas soudaine. J'y pense depuis déjà quelque temps. J'ai essayé de t'en parler, il y a un mois, mais cela ne t'intéressait pas.

— Ça m'intéresse, maintenant.

— Je croyais qu'on t'attendait à Carlton House.

— Zachary, je ne veux pas que tu entres dans l'armée.

Se retenant de bondir, Zachary s'installa plus confortablement sur le rebord de la fenêtre.

— Que veux-tu que je fasse, alors ? Que je joue les chaperons quand Nell sort ? Ah, mais non, où avais-je la tête ? Elle est mariée, maintenant. On n'a plus besoin de moi pour cela. Il reste Peep, que je peux accompagner à ses goûters. Et tante Tremaine, qui a besoin d'une escorte pour de prétendus voyages.

— Ce voyage est on ne peut plus réel. Et il y a toujours...

— Les affaires à gérer ? Ça, c'est pour Shay et toi. Acheter et vendre tout et n'importe quoi sans raison particulière, cette idée me rend fou.

— Il doit bien y avoir quelque chose qui te plair...

— Cela te plaît, à toi, l'interrompit de nouveau Zachary, qui aurait aimé que son frère aîné comprenne sa frustration. Ainsi qu'à Shay. Pas à moi. Je cherche autre chose. Je veux avoir des responsabilités, Sebastian. Et si un peu d'excitation et de gloire sont livrées avec, ce ne sera pas plus mal.

On toqua doucement à la porte.

— Monsieur ?

C'était la voix du majordome.

— Qu'y a-t-il, Stanton ? lança Melbourne d'un ton agacé.

— La voiture est prête, Monsieur.

— J'arrive.

Zachary se redressa et descendit du rebord de la fenêtre. C'était ainsi que Melbourne mettait en général un terme à ses entretiens.

— Nous finirons cette conversation plus tard, donc.

Après son déjeuner avec le général Picton, il aurait beaucoup plus d'arguments, peut-être même un ordre de mission.

— Non, nous allons la finir tout de suite.

— Mais tu...

— Laisse-moi parler, répliqua Melbourne sèchement. Qu'est-il arrivé à ta décision d'entrer dans les ordres ?

Zachary fronça les sourcils.

— Je n'ai jamais vraiment voulu devenir prêtre. C'est...

— C'est pour cette raison que ce projet n'a duré qu'une semaine. Ensuite, tu as voulu devenir entraîneur de chevaux de course.

— Tu es injuste, Shay avait...

— Et puis, au bout de deux mois, cela ne t'a plus intéressé. Je ne te parle pas de la gestion de domaine...

Zachary pointa un doigt sur son frère.

— Ça, c'était ta faute. Bromley Hall est un domaine sans aucun intérêt. Je m'y suis ennuyé à mourir, Seb.

— Le canal d'irrigation était une bonne idée. Enfin, aurait été une bonne idée, si tu étais allé jusqu'au bout de ce projet.

— Donc je suis un bon à rien. C'est bien ce que tu veux dire ?

— Ce que je veux dire, c'est que tu n'as aucune patience, pour rien. Si quelque chose répond immédiatement à tes attentes, tu te lasses. Si un projet te demande du travail, il ne t'intéresse plus. Alors, si tu cherches des responsabilités, prends un chien. Si tu t'ennuies, mets-toi à la peinture. Mais tu n'as pas besoin d'aller parader en Espagne dans un uniforme rouge qui permettra à un maudit Français de te tirer comme un lapin.

— Je te remercie pour la foi que tu places en ma bêtise et mon incompetence crasse.

— Tu n'es pas idiot, et tu le sais, mais je te connais. Ton manque de patience ne sera pas un atout dans l'armée non plus. Tu ne t'achèteras pas de charge, Zachary. Je ne laisserai pas faire cela, et tu sais que je peux l'empêcher.

Zachary le fixa d'un regard noir, serrant les dents si fort que sa mâchoire en tremblait.

— Je suis troisième dans la lignée, Seb. Mes perspectives d'avenir sont...

— Sont plus que suffisantes, si tu fais un choix et que tu t'y tiens.

— Eh bien, justement, j'ai fait un choix. Merci pour tes conseils.

Il tourna les talons et se dirigea vers la porte.

— Zachary, tu...

— Je quoi, Sebastian ? Cette conversation ne nous mènera nulle part. Et si tu as la possibilité d'interdire à un Griffin d'entrer dans l'armée, je peux m'enrôler sous un autre nom.

Il se tut, craignant d'en avoir trop dit. Vraiment, il fallait qu'il se taise et se retire.

— Je sais de quoi tu as peur, continua-t-il malgré tout. Et je suis désolé que Charlotte soit morte. Je sais combien tu l'aimais. Mais tu...

Melbourne se leva brusquement, renversant son fauteuil.

— Ça suffit ! rugit-il. Ma femme n'a rien à voir avec ça !

— Au contraire, elle...

— Tu accompagneras tante Tremaine à Bath, ordonna Melbourne, ses yeux gris lançant des éclairs. À ton retour, *si*, entre-temps, tu m'as prouvé que tu étais capable de patience, de retenue, et d'assumer des responsabilités, et *si* tu es toujours décidé à entrer dans l'armée, nous reprendrons cette discussion.

Zachary soupira. Comme d'habitude, il s'était emporté, avait dit ce qu'il ne fallait pas, et il ne pouvait plus revenir en arrière maintenant que Melbourne s'était prononcé sur le sujet.

— Je te présente mes excuses, Sebastian.

— C'est inutile.

Son frère aîné se dirigea vers la porte, puis revint sur ses pas, visiblement pour tenter de recouvrer son calme coutumier. Ce n'était pas chose courante. Melbourne perdait rarement son sang-froid.

— Tout ce que je voulais dire, c'est que tu ne peux pas garder ceux qui t'entourent à l'abri dans des vitrines et croire qu'ils n'essaieront pas d'en sortir, dit Zachary plus doucement.

— Je te suggère d'aller faire tes bagages, répliqua Melbourne du ton glacial que ses frères et sa sœur détestaient entendre. Tu pars dans une heure.

— Très bien. Mais un jour, Melbourne, tu donneras un ordre de trop, et tu découvriras que toutes tes troupes ont déserté.

Ils savaient tous les deux qu'il n'en pensait pas un mot, mais son aîné ne chercha pas à ironiser – c'était déjà ça. C'était Melbourne qui tenait les cordons de la bourse et versait chaque mois à son frère une rente confortable. Si Zachary le poussait à bout, le duc pouvait lui couper les vivres, purement et simplement, et ainsi faire en sorte que son prochain choix de carrière soit le dernier.

## 2

Caroline Witfeld appuya si fort sur son carnet de croquis que la mine de son crayon se brisa.

— Grace, je t'en prie, arrête de gigoter.

Sa sœur se gratta l'oreille gauche.

— Ce n'est pas ma faute si ce chapeau gratte.

— Ce n'est pas un chapeau, c'est un turban. Et je n'en ai plus que pour deux minutes.

— Tu as dit la même chose il y a cinq minutes, Caro. Et ça gratte toujours autant.

L'espace d'un instant, Caroline ferma les yeux. Se concentrer sur un modèle qui se tortillait dans tous les sens ne donnait rien, à part un féroce mal de tête. Mais elle refusait de s'avouer vaincue. La patience était une vertu, et en l'occurrence, c'était aussi une nécessité.

— Ça dure parce que tu bouges sans arrêt. Et puis, c'est toi qui voulais que je te dessine en princesse des *Mille et Une Nuits*.

Depuis l'entrée, deux étages plus bas, montèrent des voix haut perchées.

— Grace ! On y va ! Dépêche-toi !

*Elles sont impossibles.* Caroline attrapa un autre crayon et reprit son dessin, à traits rapides, se concentrant sur les mèches blondes et bouclées de sa sœur, juste à l'endroit où elles sortaient du turban en



soie. Elle dessinerait celui-ci plus tard – elle n'avait pas besoin pour cela qu'il soit posé sur une tête.

— Attends, Grace, murmura-t-elle sans cesser de dessiner. Tu m'avais promis.

Mais les mèches bouclées se dirigèrent vers la porte, avec le reste de sa sœur.

— Elles vont partir sans moi, sinon, protesta cette dernière. Et il me faut un nouveau chapeau.

— Grace...

Le turban tomba à terre.

— Désolée, Caro, lança Grace par-dessus son épaule en courant vers l'escalier. Je reviens après le déjeuner !

— Mais la lumière aura chang...

Caro posa son crayon. Il était inutile d'insister. Elle se leva et s'étira. Grace se fichait bien de la lumière, des ombres et des reflets. La seule chose qui comptait pour elle, c'était un nouveau chapeau.

Recruter une autre de ses sœurs devait être possible, mais lorsqu'elle s'approcha de la fenêtre, Caroline vit six têtes chapeautées se serrer à bord de la calèche des Witfeld. Toutes ses sœurs avaient apparemment besoin de nouveaux couvre-chefs.

Bien sûr, leur impatience de se rendre à Trowbridge n'était peut-être pas étrangère au fait que l'on était mardi, jour où Martin, le fils de Mme Williams, rentré récemment de Crimée, venait aider sa mère à réapprovisionner son magasin de tissus. Caroline sourit. Pauvre Martin. À sa place, elle aurait modifié le jour de réassort ou préféré travailler après la fermeture de la boutique. Cela faisait bientôt trois mois que, tous les mardis, c'était le même supplice. Mais les ventes étaient plus nombreuses aussi ce jour-là, donc l'arrivée de Martin dans la boutique au milieu de la matinée n'était peut-être pas si fortuite.

Caroline ramassa le turban, le posa à la bonne hauteur, sur une pile de livres, et reprit son dessin. Elle aurait sans doute pu dessiner de mémoire n'importe laquelle de ses sœurs, mais l'inclinaison de la tête, la lumière de leur regard, ça, elle n'était jamais arrivée à le capturer sans avoir le modèle sous les yeux. La coiffe, en revanche...

— Caro ?

Elle sursauta.

— Je suis en haut, papa. Dans le jardin d'hiver.

— Que penses-tu de ça ? demanda son père en entrant. Ce n'est pas à l'échelle, bien sûr.

Il était chargé d'une caisse en bois dans laquelle étaient disposées des ruines en papier mâché, un mélange de colonnes et de pierres taillées.

Edmund Witfeld était conforme à l'idée qu'elle se faisait d'un père de sept filles, les doigts tachés d'encre à force de faire les comptes et de chercher le moyen de constituer sept dots, les cheveux gris un peu plus clairsemés maintenant que cinq d'entre elles étaient en âge de se marier, la redingote un peu large aux épaules et un peu étroite à la ceinture depuis qu'il s'était rendu compte que tout cela était peine perdue.

Caroline observa méticuleusement la maquette.

— C'est nouveau, ça, non ? demanda-t-elle en désignant deux colonnes brisées, à côté du ruisseau peint.

Il sourit.

— Oui. Je me suis dit qu'ajouter une sixième et une septième colonne côté nord équilibrerait la scène.

— On dirait presque les ruines du Parthénon... enfin, l'idée que je m'en fais, en tout cas. C'est à la fois antique et romantique.

— Ha, ha ! C'est exactement l'effet que j'essayais de rendre.

Il l'embrassa sur la joue.

— Dès demain, je commande les colonnes supplémentaires, pour pouvoir les installer au plus vite dans la prairie.

Il reprit sa caisse et regagna le couloir en marmonnant des chiffres.

— Ah, j'allais oublier, dit-il en revenant. Le courrier vient d'arriver. Il y a une lettre pour toi.

Elle se figea.

— C'est une réponse ?

De sa main libre, il chercha dans sa poche.

— Je crois. Là. Tiens-moi ça une minute.

Elle prit la maquette.

— Papa...

— Je n'essaie pas de te torturer, mais je savais que tu ne m'aurais pas dit ce que tu pensais de mes ruines si je t'avais parlé de cette lettre avant. Ah. La voilà.

Il tira un pli de sa poche intérieure et le lui tendit. Caroline lui rendit la maquette précipitamment, manquant de tout faire tomber. Les mains tremblantes, elle retourna la lettre pour voir d'où elle venait.

— Elle vient de Vienne. L'atelier Tannberg.

— Ouvrez !

Faisant une rapide prière, elle glissa un doigt sous le cachet de cire, le brisa et ouvrit la lettre. Le cœur battant, elle la parcourut et cessa de respirer.

— Mon Dieu ! Ô mon Dieu !

— Alors ? demanda son père en posant délicatement sa maquette sur le sol. Ils t'acceptent ? Il est tout de même grand temps que quelqu'un reconnaisse ton talent !

Elle se racla la gorge et lut à voix haute :

— « Je vous remercie pour la série de portraits que vous avez jointe à votre lettre de candidature. Vous

avez à mon sens toutes les qualités requises pour entrer dans notre classe d'apprentissage. Afin de confirmer cette décision, poursuivit-elle d'une voix tremblante d'excitation, je vous saurais néanmoins gré de me faire parvenir un portrait d'aristocrate, ainsi qu'une lettre signée dudit aristocrate, attestant du fait qu'il ou elle a été satisfait de votre travail. J'attends de vos nouvelles avec impatience, Raoul Tannberg, directeur de l'atelier Tannberg. »

— Cela me semble assez raisonnable, dit son père en hochant la tête. Dans le domaine du portrait, c'est probablement avec les gens fortunés qu'il y a le plus d'argent à gagner. Il veut s'assurer que ta présence à l'atelier lui apportera des clients, et donc des revenus.

Comment pouvait-il être aussi calme ? Caroline n'arrivait plus à respirer. Ce n'était pas une admission définitive, mais ce n'était pas non plus un refus supplémentaire s'ajoutant aux vingt-six qu'elle avait déjà reçus. Plus qu'une étape, et elle pourrait réaliser son rêve. Plus besoin de batailler pour que ses sœurs restent tranquilles pendant qu'elle essayait de faire d'elles des portraits qu'un atelier trouverait réussi. Plus besoin de supplier la cuisinière pour qu'elle lui laisse les ingrédients du dîner l'espace d'une demi-heure, le temps de parfaire ses croquis de volaille ou de soigner le détail des becs de caille. L'atelier s'occuperait de tout cela. Le rêve.

— Je suppose que tu vas aller voir lord et lady Eades, alors.

La bulle idyllique dans laquelle Caroline baignait explosa.

Elle avait déjà peint le comte et la comtesse. Leurs portraits étaient d'ailleurs exposés dans le hall d'entrée de leur demeure. Mais les deux aristocrates étaient de grands excentriques, et elle ne

se voyait pas envoyer à Vienne son *Lord et lady Eades en pharaons égyptiens*. Raoul Tannberg lui rirait au nez.

— Tu dois obtenir leur accord, tu sais, continua Edmund Witfeld d'un ton docte.

— Oui, oui. Je vais voir comment faire.

Peut-être pourrait-elle peindre un autre tableau et l'envoyer à la place. Lord et lady Eades n'en sauraient rien. Tout ce qu'il lui fallait, c'était une lettre d'approbation, qui ne décrivait pas forcément le tableau soumis.

— Quelle bonne nouvelle, Caro, dit son père en lui prenant la lettre pour la relire. Je ne voulais pas t'en parler, mais maintenant que tu as reçu cette réponse, il faut que tu saches quelque chose.

Elle fronça les sourcils, soudain inquiète.

— Qu'y a-t-il, papa ?

— Rien. Mais tu as vingt-trois ans et, comme ta mère me le rappelle souvent, tu as six sœurs cadettes qui sont impatientes de se marier. Pour elles, nous ne pouvons pas continuer comme cela.

— Comme quoi ? Je ne fais rien de mal. C'est mon rêve, papa. Depuis toujours.

— Je sais. Et c'est pourquoi je t'ai toujours soutenue, et toujours encouragée dans cette voie. Dieu sait que je peux comprendre ce que c'est que d'avoir un rêve ! Mais le fait est que ton choix de vie amoindrit les chances qu'ont tes sœurs de trouver un mari. Nous n'avons qu'un petit domaine, avec des revenus modestes, et sept dots à...

— Six, l'interrompit Caroline, les larmes aux yeux. Je t'ai demandé de me laisser en dehors de ça.

Ses ambitions étaient si fortes qu'elle en oubliait parfois celles, tout autres, de ses sœurs. Aujourd'hui, elle était un obstacle sur ce qu'elles estimaient être le chemin de leur bonheur : le mariage.

— Et j'accepte ta décision, ma chérie. Mais il n'en reste pas moins que tu appartiens à une famille dont les ressources sont limitées. La peinture, les toiles, les...

— Je paie moi-même l'essentiel de mes fournitures !

— Ne te mets pas en colère, tu viens de recevoir de bonnes nouvelles, dit son père en lui rendant la lettre. Mais je voulais que tu le saches. C'est la dernière année où nous pouvons nous permettre cela.

— Et si M. Tannberg rejette ma candidature ?

— Il ne la rejettera pas, allons.

— Mais s'il la rejette, que se passera-t-il ?

Son père soupira, l'air abattu.

— Alors, à la fin de l'été, il faudra que tu te maries, ou que tu acceptes l'emploi de gouvernante que t'ont généreusement proposé lord et lady Eades. Ils seraient ravis que tu enseignes la peinture à leurs enfants.

— Leurs enf...

Elle ne termina pas sa phrase. *Horreur*. Il n'y avait pas d'autre mot pour décrire ce qu'elle éprouvait à la perspective de devoir apprendre à des enfants pourris gâtés à peindre des marguerites.

— Mais cela n'arrivera pas, j'en suis sûr.

*Mon Dieu, faites qu'il ait raison !*

— Non, sans doute.

— Voilà ce que je voulais entendre, dit son père en ramassant sa caisse. Je vais dire à ta mère que tu es pratiquement acceptée à l'atelier de Vienne. Quel soulagement !

Elle le regarda quitter la pièce, puis se rassit. La situation était pire que ce qu'elle avait imaginé. La contrariété et l'humiliation provoquées par les multiples refus – parce qu'elle était une femme, parce qu'il y avait trop de candidats, ou parce qu'elle n'avait pas les moyens de payer les frais d'inscription – n'étaient

rien à côté de la perspective de devenir gouvernante. Il lui faudrait ranger ses pinceaux, dire adieu à la peinture et à ce sentiment euphorique qu'elle éprouvait lorsqu'elle parvenait à rendre sur la toile la vivacité de son modèle. Ce serait un véritable crève-cœur.

Dieu merci, cette fois, son père l'avait prévenue des conséquences d'un nouveau refus. Alors elle allait convaincre lord et lady Eades de poser dans leurs plus beaux atours plutôt qu'en costume de Mardi gras, et elle serait acceptée comme apprentie à l'atelier Tannberg.

Elle n'avait pas le choix.

— Je te préviens, Zachary, si cette maudite chose me mord encore une fois l'orteil, je m'occupe de la faire servir au dîner.

Zachary soupira, se pencha pour attraper le chien par la peau du cou et le posa sur la banquette derrière lui.

— Toutes mes excuses, ma tante.

Gladys, sa tante Tremaine, regarda l'animal.

— Et puis qu'est-ce que c'est, d'abord ?

— Un croisement de fox et de setter irlandais, je crois, répondit Zachary en agitant les doigts d'un air absent pour que le chiot se fasse les dents sur lui plutôt que sur sa tante.

— Et c'est pour cela que tu l'as acheté ?

— Melbourne m'a conseillé de prendre un chien. Il trouve que c'est un bon moyen de découvrir si l'on est patient et capable d'assumer des responsabilités. Je l'ai appelé Harold, dit-il en grimaçant lorsqu'une canine pointue s'enfonça dans son index.

— C'est le deuxième prénom de ton frère, non ?

— Ah bon ? Quelle coïncidence.

Sa tante retourna son cercle à broder et coupa d'un coup de dents le fil bleu qu'elle venait de nouer.

Dans la foulée, elle prit dans sa boîte à ouvrage une bobine de fil vert, dont elle mesura une longueur avant de la couper de la même façon.

— J'ai un canif, vous savez. Et un molosse aux dents aiguës.

— Ça va plus vite comme ça, répondit sa tante en enfilant son aiguille avec adresse pour se remettre aussitôt au travail. On ne sait jamais. Il peut être utile de savoir broder dans l'urgence.

— C'est vrai, avoir ses initiales sur son mouchoir peut brusquement s'avérer indispensable.

Rien que de regarder les points de croix s'enchaîner sur la toile, ses yeux avaient envie de loucher, par solidarité.

— Moque-toi, va. Mais sache que j'ai trente ans de sagesse de plus que toi, mon garçon.

— Le temps que nous arrivions à Bath, vous aurez perdu la vue à essayer de broder dans une voiture, et les dents à force de couper tous ces fils.

Elle eut un petit rire.

— Je brodais déjà bien avant ta naissance, Zachary. En voyage, c'est plus efficace que la lecture pour passer le temps. Et bien plus satisfaisant que de ne rien faire pendant qu'un chien fou vous ronge les pieds.

Force était de constater que, sur ce dernier point, elle avait raison. Zachary posa les yeux sur le livre que Charlemagne l'avait forcé à prendre, la veille, au moment de son départ. Comme si vingt-quatre poèmes de Byron allaient compenser le fait qu'on l'exilait à Bath ! Harold était visiblement du même avis ; il avait déjà arraché la couverture du volume. Zachary soupira. Non seulement on l'envoyait à Bath sous un prétexte fallacieux, mais il était certain que c'était pire que cela. Il ne doutait pas une seconde que tante Tremaine avait pour instruction de faire



durer sa crise de goutte jusqu'à ce que Melbourne ait trouvé le moyen d'empêcher définitivement son frère de s'engager dans l'armée.

Certes, la stratégie de Melbourne énervait Zachary. Mais, qu'il retarde son retour d'une semaine ou d'un mois, il ne le ferait pas changer d'avis. Zachary avait besoin de changement. À moins que le clan Griffin ne sorte de son chapeau un plan miraculeux, il rejoindrait Wellington en Espagne. Là-bas, il pourrait être autre chose que le troisième fils dont on ne sait pas quoi faire, celui dont personne ne veut et qui, faute de mieux, accompagne les dames et les demoiselles de la famille à tous les événements mondains, plus connu pour son amour des bonnes choses et sa popularité auprès de la gent féminine que pour toute autre qualité ou compétence.

— J'allais vous conseiller de faire un somme, dit-il lorsqu'il se rendit compte que sa tante le fixait.

— Tu pourrais faire une partie du trajet à cheval, suggéra-t-elle. Après tout, tu t'es donné bien du mal pour que ta monture soit du voyage, et rester seule ne me pose aucun problème quand je brode.

Alors en quoi sa présence était-elle nécessaire ? fut-il tenté de demander. Tout le monde savait, cependant, qu'il ne se rendait pas à Bath pour la santé de tante Tremaine, mais pour son propre bien. Il sortit sa montre et y jeta un coup d'œil.

— Nous devrions arriver à l'auberge d'ici une heure. Harold et moi allons nous contenter de rester assis et de somnoler, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Tante Tremaine changea son imposante stature de position.

— Pour tout te dire, j'ai demandé à Phipps de faire un petit détour.

— Quel genre de petit détour ? demanda Zachary, méfiant.

Ils n'avaient pas intérêt à essayer de l'enfermer dans un quelconque monastère !

— Je me suis dit que nous pourrions passer une nuit ou deux à Witfeld Manor, pour que je rende visite à mon amie Sally Witfeld.

Zachary l'observa un moment sans rien dire.

— Ce ne serait pas un détour suggéré par Melbourne, par hasard ?

— Seigneur, non, tu n'y es pas du tout. Sally et moi étions au pensionnat ensemble. Ce petit crochet d'une heure à peine me permettrait de répondre enfin à son invitation. Nous ne nous sommes pas vues depuis presque six ans.

Il leva les mains en signe de reddition et dut bloquer Harold du coude lorsque le chiot tenta de lui sauter dessus.

— Bath ou Witfeld Manor... En ce qui me concerne, c'est bonnet blanc et blanc bonnet. Et je m'en voudrais de contrarier une amitié de pensionnat.

— Tu es la sagesse même, mon cher neveu.

Zachary sourit, puis s'installa plus confortablement sur la banquette en cuir, glissa une main dans le collier de Harold et ferma les yeux. Si malvenu que fût ce voyage, il aimait beaucoup sa tante. Et, étant donné les circonstances, si passer l'après-midi à somnoler dans une voiture confortable présentait des inconvénients, il ne les voyait pas.

Vingt minutes plus tard, la berline quitta la grand-route et bifurqua vers le sud, sur une voie secondaire nettement plus cahoteuse. Zachary rouvrit les yeux quand le véhicule roula dans une ornière, manquant de le faire tomber de la banquette. De toute évidence, il n'était plus question de somnoler. Et, à ce rythme, il aurait le dos tout bleu à l'arrivée à Witfeld Manor.

Il attrapa l'une des poignées suspendues et fit de son mieux pour rester en place tandis que le chien se réfugiait entre ses jambes. Seigneur Dieu, qui pouvait bien vivre au bout d'une route pareille ? Des sauvages ? Des Celtes au visage bleu ? Tante Tremaine, quant à elle, continuait sa broderie, imperturbable. Mais Zachary n'aurait pas parié sur la régularité des points.

Enfin, la voiture s'engagea sur un chemin plus carrossable, mieux entretenu, laissant espérer qu'ils cheminaient désormais sur une allée privée. Zachary lâcha la poignée et étira ses doigts.

— Je me suis laissé dire que la pêche était bonne, dans ce coin du Wiltshire, dit-il, décidé à tirer le meilleur parti de la situation. Y a-t-il un M. Witfeld ?

— Il y en a un, en effet, répondit sa tante en rangeant son ouvrage. Et je pense que tu n'auras aucun mal à trouver de quoi t'occuper pendant ces quelques jours.

Quelque chose, dans le regard de sa tante, éveilla en lui un désagréable pressentiment.

— Rassurez-moi. Sally Witfeld n'a pas une fille en âge de se marier ? demanda-t-il comme la voiture s'arrêtait.

— Non.

— Parfait.

Un majordome ventru s'approcha, essoufflé, pour leur ouvrir la portière. Avec l'aide de Zachary et de Harold par-derrière, et celle de sa canne à l'avant, tante Tremaine s'agrippa au bras que lui tendait le pauvre homme et amorça sa descente. Les deux pieds enfin sur le sol, elle regarda son neveu avec un grand sourire.

— En fait, elle en a sept.

— Sept quoi ? demanda Zachary, qui comprit de quoi il s'agissait en même temps qu'il posait la question.

Un petit cri haut perché leur parvint depuis la fenêtre de ce qui devait être un salon, au rez-de-chaussée. Quelques instants plus tard, un tourbillon de mousseline multicolore jaillit sur le perron.

Harold se mit à aboyer. Il était trop tard pour remonter dans la voiture et s'enfuir. Pourtant, l'espace de quelques secondes, Zachary envisagea sérieusement cette possibilité. Mais tenir compagnie à sa tante était une façon de tester sa patience et sa capacité à adopter un comportement responsable, et il n'était pas question qu'il renonce au premier obstacle venu. Quoique. Sept filles, tout de même... *Bon Dieu, je suis dans un sacré pétrin.*

Il décida d'attendre d'être de nouveau seul avec sa tante pour lui faire part de son mécontentement, afficha un large sourire et descendit la dernière marche de la voiture. Le chiot le suivit et se lança aussitôt à la poursuite de trois poules qui se trouvaient là.

Toutes ces demoiselles semblaient connaître tante Tremaine. Éclats de voix assourdissants et autres « Lady Gladys, quelle joie de vous voir ! » s'élevèrent, au point que l'on n'entendit presque plus Harold et les poules.

— Quelle joie pour moi aussi, quel bonheur ! s'exclama tante Tremaine, rayonnante, croulant sous les baisers. Mesdemoiselles, laissez-moi vous présenter mon neveu, lord Zachary Griffin.

Le bataillon de donzelles fit la révérence, et ce fut comme si une vague se propageait d'un bout à l'autre du rang coloré.

— Lord Zachary.

Il s'inclina, et le rang se referma aussitôt autour de lui. Tout juste eut-il le temps de voir deux autres femmes sortir de la maison. *Bon sang, mais qu'est-ce que c'est que cet endroit ? Un pensionnat de jeunes filles ?*

— Gladys, ma chère ! s'écria la dame la plus âgée, presque plus large que haute, en prenant sa tante dans ses bras. Oh, je suis si contente de vous voir !

La mère du troupeau, assurément. Quand sa tante lui fit signe d'approcher, Zachary sourit de plus belle et fendit la foule pour la rejoindre.

— Vous devez être Mme Witfeld, dit-il en se penchant sur la main tendue de leur hôtesse. Ma tante Tremaine parle de vous avec tant d'affection.

— Doux Jésus, quel charmeur vous faites, répondit Sally Witfeld en rougissant. Vous aviez raison, Gladys.

Ah ? Elles avaient parlé de lui ? Voilà qui ne laissait rien augurer de bon.

— Vos filles sont charmantes, continua-t-il.

Heureusement, il venait lui aussi d'une famille nombreuse. Le chahut, les cris, les rires, il connaissait. Sinon, il n'aurait pas résisté à un tel assaut. Et s'il s'était évanoui ici, Dieu sait où il aurait repris conscience.

— Tss, tss, fit mine de le réprimander Mme Witfeld. Laissez-moi vous les présenter. Venez, les filles, et arrêtez de le regarder comme un animal de cirque, vous allez lui faire peur.

Elle aligna ses filles, et il pensa à un général disciplinant ses troupes, robes, dentelles et gloussements mis à part. Harold avait dû sentir que le chaos se calmait, car il revint en bondissant, pour s'attaquer à la botte gauche de Zachary. Heureusement, il portait sa paire usagée. L'autre, en meilleur état, était dans ses bagages.

Tandis que les demoiselles prenaient place, l'une d'entre elles, celle qui était sortie en dernier, attira son attention. Elle n'était pas d'une beauté frappante, même si sa chevelure acajou un peu plus sombre que celle de ses sœurs, ses yeux céladon, sa silhouette

élancée – elle était plus grande que la moyenne – en faisaient une jeune fille peu ordinaire. Mais ce qui le frappa, ce fut la façon qu'elle eut de le dévisager, lui, de la tête aux pieds, de se tourner légèrement pour voir son profil, comme s'il était un insecte et elle, une entomologiste.

— Lord Zachary, dit Mme Witfeld en la prenant par le bras pour la mettre au début du rang, je vous présente ma fille aînée, Caroline.

Il s'inclina.

— Enchanté de faire votre connaissance mademoiselle Witfeld.

Caroline Witfeld répondit d'un hochement de tête.

— Je vous conseille d'attendre la fin des présentations pour vous incliner, sinon vous risquez le mal de dos ou, au minimum, le mal de tête, répondit-elle d'une voix grave, avec un sourire en coin.

Sa mère était déjà passée à la suivante, et sans doute fut-il le seul à l'entendre.

— Voici Susan, annonça Mme Witfeld. Ensuite, nous avons les jumelles, Joanna et Julia ; Grace, qui aura bientôt dix-huit ans, et les deux plus jeunes sont Anne et Violette.

Zachary se débarrassa de Harold en secouant le pied, attendit d'être certain que Mme Witfeld en avait terminé et s'inclina.

— Ravi de faire votre connaissance à toutes, dit-il en jetant un regard en direction de l'aînée, qui semblait avoir oublié son trait d'humour et le regardait, observant sa main gauche.

Juste pour voir, il remua les doigts. Elle cligna des yeux.

— Vous avez tellement grandi, toutes, commenta tante Tremaine, et vous êtes devenues de si belles jeunes filles. Ma nièce s'est mariée il y a un mois, et j'ai bien peur, depuis, d'avoir été en manque de

bavardages. Je n'ai plus personne avec qui discuter des gravures de mode !

L'une des jumelles se rua vers elle et lui prit la main.

— Alors vous devez rester ! Maman, il faut dire à lady Gladys et à lord Zachary qu'ils doivent rester !

— Mais ils vont rester, bien sûr. Il n'est pas question de les laisser repartir. Je suis certaine que M. Witfeld sera de mon avis.

Tante Tremaine sourit.

— Nous ne voudrions pas nous imposer, mais passer quelques jours avec vous tous serait un privilège.

Caroline resta en arrière tandis que ses sœurs fondaient sur Zachary, rivalisant pour le conduire jusqu'à une chambre d'amis. Elle le regarda sourire puis, diplomate, offrir son bras à Violette, la benjamine, et faire signe aux autres de les suivre.

Avec des cheveux très sombres, presque noirs, auxquels la lumière de cette fin d'après-midi donnait des reflets bronze, des yeux oscillant entre le noir charbon et le gris fumée, et une belle stature, à la fois athlétique et élancée, lord Zachary était un gentleman d'une exceptionnelle beauté. Son visage aux pommettes saillantes et son front plein de noblesse offraient des angles très intéressants. Caroline se retint de sourire, car il était trop tôt pour crier victoire. Elle devait avant tout réaliser quelques croquis et voir si elle était capable de faire honneur à cette beauté sur une toile.

Mais, en cet instant, ses prières semblaient avoir été exaucées. Elle avait demandé un aristocrate, et lord Zachary Griffin était apparu. Et, avec lui, la possibilité de quitter le Wiltshire.

### 3

Ses sœurs suivirent le cortège de domestiques et de bagages qui escorta les invités de Witfeld Manor jusqu'à leurs chambres respectives, mais Caroline alla prendre l'escalier de service et grimpa jusqu'au deuxième étage pour rejoindre le jardin d'hiver.

Cette grande pièce ronde, avec son demi-cercle de façade vitrée, avait autrefois servi de bureau à Edmund Witfeld. Il s'y réfugiait lorsque son gynécée l'exaspérait. Elle avait été la seule à y être tolérée et, lorsque son goût et son talent pour la peinture avaient éclos et que sa mère avait vu dans ce don inattendu la possibilité d'attirer l'attention, peut-être de rapporter de l'argent et, pourquoi pas, de séduire un mari sensible à l'art, Caroline avait installé son atelier dans un coin de la pièce. Peu à peu, ledit atelier avait gagné du terrain, jusqu'à ce que son père décide de déménager son bureau dans une pièce plus petite mais tout aussi isolée, au rez-de-chaussée, derrière les cuisines. Cela faisait maintenant deux ans.

Elle alla directement prendre un carnet de croquis neuf et s'installa sur l'une des confortables banquettes installées en demi-cercle sous la baie vitrée. Il y avait de la lumière pratiquement toute la journée dans cette pièce, le soleil matinal étant idéal pour la peinture et le croquis jusqu'à midi passé.



Mais, pour l'instant, elle ne voulait pas peindre. Elle voulait dessiner. En temps normal, elle aimait que ses modèles posent pour les croquis préliminaires et avait besoin de pouvoir les observer pendant au moins cinq minutes. Mais, aujourd'hui, elle en oublia presque de respirer tant son crayon courait sur le papier.

Ce modèle-là était différent, pas seulement parce que c'était le portrait le plus important qu'elle allait peindre, mais parce que peu d'hommes avaient posé pour elle jusque-là. Il y avait eu son père, bien sûr, et lord Eades en roi Arthur et en divers personnages célèbres, et M. Anderton, l'avocat du bourg voisin, qui avait voulu un portrait solennel à accrocher dans son bureau pour inspirer confiance à ses clients. Chaque fois, des hommes d'un certain âge, qu'elle connaissait depuis toujours.

Mais si son esprit hésitait, ses mains, elles, traçaient avec assurance. À petits traits rapides, elle esquissa l'ovale du visage de lord Zachary, y ajouta les cheveux noirs et ondulés. En général, elle attendait pour faire les yeux d'avoir le sujet devant elle, mais là, il lui suffit de fermer ses propres yeux pour revoir le gris des iris, leur éclat amusé malgré l'absence de sourire sur ses lèvres sensuelles. Ces yeux étaient remarquables. Inoubliables.

La porte du jardin d'hiver s'ouvrit. Ses sœurs entrèrent l'une après l'autre, bondissant, surexcitées, parlant si fort qu'elles ne s'entendaient sans doute pas.

Caroline glissa son crayon derrière son oreille, ravala son agacement et referma son carnet de croquis.

— Faites un peu moins de bruit, enfin ! Vous allez briser les vitres.

Julia s'assit à côté d'elle.

— Mais tu ne l'as pas vu ?

Susan attrapa le tabouret qui servait aux modèles et les rejoignit.

— C'est le plus bel homme que j'aie jamais rencontré.

Grace prit place de l'autre côté.

— Ne me dis pas que tu ne l'as pas remarqué, Caro.

— Bien sûr que je l'ai remarqué. Et j'aimerais le dessiner. Dans sa lettre, M. Tannberg me demande le portrait d'un aristocrate. Et c'est un aristocrate, pas de doute là-dessus.

Elle l'aurait su même si personne ne lui avait parlé de « lord » Griffin. À son port de tête, à son assurance, à la lumière de son regard, elle l'aurait deviné.

— Moi aussi, j'aimerais le dessiner, dit Joanna en pouffant.

— Ou en faire un modèle en terre, ajouta Julia en rougissant.

— Oh oui, en terre, reprit Joanna en soupirant. Je pourrais lui donner forme avec mes doigts.

Violette grimaça.

— Tu n'auras qu'à faire ça. Moi, je veux l'épouser.

— Tu as à peine quinze ans, idiote, répliqua Julia avec un rire condescendant. Jamais il ne t'épousera, nous sommes trop nombreuses avant toi.

— Il ne t'épousera pas non plus, dit Violette en se rembrunissant. C'est Caro l'aînée. C'est elle qui doit se marier en premier.

Un sentiment étrange, sourd étreignit Caroline.

— Je n'épouserai personne, et vous le savez très bien. Je vais partir étudier à l'atelier Tannberg, peindre des portraits et voyager dans le monde entier, dit-elle, les yeux posés sur son carnet de croquis.

Il était là, à l'intérieur. Et, plus que toute autre chose, elle voulait se remettre à son dessin.